

pulmonaire. Les Roumains, en tant que citoyens d'un pays non soviétique, étaient durement traités et j'avais refusé de recevoir de lui un paiement quelconque. Cela lui avait déplu : c'était contraire à toutes les règles du camp. Un jour, il me conduisit dans la mine et, après beaucoup de tours et de détours, s'arrêta brusquement pour me dire :

« Un peu plus loin, vous allez rencontrer une femme. Elle vous attend.

— Je ne vous comprends pas. »

Il m'expliqua qu'un certain nombre de femmes travaillant à la mine trafiquaient de leurs charmes. Le tarif courant était de vingt-cinq roubles, et il avait engagé une de ces femmes pour me récompenser de mes bons soins. Il trouvait inconcevable que je pusse refuser son offre, pourtant très généreuse.

« Enfin, pourquoi n'acceptez-vous pas ? Tout ce que vous avez à faire est d'aller la trouver. C'est la plus jolie que j'aie pu dénicher et vous seriez bien bête de ne pas profiter de l'occasion. Je l'ai prévenue ; je lui ai dit : « Je vais t'amener un médecin » ; elle a pris un bain, exprès pour vous. »

Je finis par le convaincre de me représenter.

En juin 1952, une commission spéciale de santé vint inspecter le camp. Une heure avant la visite, j'avais pris trois litres d'eau dans laquelle j'avais fait infuser trente grammes de thé de Géorgie. Quand on prit ma tension, le mercure monta à 22. Je frisiais l'apoplexie.

Du même coup, je cessai d'être un « producteur ». Placé sur la liste des éclopés, on me nomma *souchilechik*, chauffeur. Mon travail consistait à maintenir les poêles du bloc à la température prescrite, et, pour cela, à ramasser du bois et à brouetter du charbon. J'avais même une petite chambre, la *souchilua*. A moi la vie du « capitaliste parasite social » !

CHAPITRE VIII

NOS GARDIENS

LA garde du camp était assurée par des troupes du N.K.V.D. Les soldats portaient des casquettes rouges et on les appelait, dans l'argot du camp, les « rouges », par opposition avec les « bleus » dont l'organisation est très différente et qui ne sont chargés que de la surveillance intérieure des camps.

Les « bleus » sont de véritables gardiens et, même dans le camp, ne portent pas d'armes. Ils ont leurs propres officiers, qui vivent en contact permanent avec les prisonniers et qui ne sont pas sans se laisser influencer par ce voisinage. Les prisonniers les connaissent assez bien pour savoir lesquels passeraient de leur côté, en cas de révolte.

Les « bleus » vivent avec leurs familles dans de petits villages proches des camps. Durant les brèves nuits d'été, nous pouvions voir leurs femmes promener les enfants. Ceux-ci étaient pâlis par la longue nuit de l'hiver polaire et souffraient souvent de rachitisme.

Les prisonniers avaient construit les maisonnettes qu'habitaient ces familles. Elles comprenaient deux pièces et une cuisine. Quant au mobilier, il était des plus rudimentaires : des lits, une caisse ou deux et quelques chaises.

On m'envoya une fois conduire une corvée de briquetiers chargés de réparer un poêle dans la maison d'un lieutenant. Bien que nous fussions des prisonniers, sa femme nous offrit l'hospitalité à l'ancienne mode russe. Mais elle n'avait que deux tasses : l'une pour son mari, l'autre pour elle. Ces gens vivaient de la façon dont Marx décrit l'existence d'un ouvrier anglais au milieu du siècle dernier.

Les « rouges » vivent en baraques. Ce sont, en général, de jeunes soldats faisant leur service militaire et on en compte un par douze prisonniers. Avec les « rouges » aussi, les prisonniers ont supputé leurs chances. Ils estiment que, dans le cas d'une révolte générale ayant quelque chance de réussite, la moitié des « rouges » passeraient de leur côté.

Enfin, à Vorkouta même, est massée une réserve qui intervient dans les cas spéciaux, et notamment en cas d'évasion. A ces troupes, il faut ajouter la *militzia*, force de police ordinaire qui surveille la population « libre » de Vorkouta. Au total, il faut compter environ douze mille hommes pour toute la région.

Les moins approchables de ces gens sont les vieux sous-officiers qui portent sur les pattes d'épaule d'étroits galons en diagonale. Ils sont comme tous les sous-officiers de toutes les armées du monde et mènent les prisonniers aussi durement que leurs hommes.

C'est dans leurs rangs qu'on recrute les officiers, avec lesquels les prisonniers ont rarement affaire. On ne les voit guère qu'occasionnellement, lors d'une inspection du camp. Ces officiers sont triés sur le volet et, finalement, c'est à eux qu'incombe la responsabilité de l'ordre à Vorkouta. Ils constituent une race à part et vivent dans des baraquements qui leur sont exclusivement réservés. De temps à autre, on les voit aller au stand pour s'entraîner à tirer au pistolet. Ils n'ont, pour les prisonniers, que du mépris. Avec eux, pas d'espoir, et les prisonniers le savent : il faut tuer ou être tué.

Un matin, une brigade reçut l'ordre d'aller travailler dans les baraquements des soldats, à quelques centaines de mètres du camp.

La cuisine, la salle à manger, les lavabos et l'*oubornata*, les latrines étaient dans un petit bâtiment voisin du bloc. Nous devions nettoyer les cabinets.

Les brigades aiment beaucoup travailler aux baraquements ; elles en tirent toujours avantage. Ce matin-là, nous trouvâmes derrière la cuisine une montagne de pain gelé, de la *kacha*, de la soupe, restes de la table des soldats. On nous autorisa à en casser de gros morceaux que nous fîmes dégeler, une fois rentrés chez nous. Ils constituèrent un appoint qui fut le bienvenu.

Les soldats sont pour la plupart des créatures assez simples, prisonniers de la toundra et victimes du froid tout comme les condamnés de Vorkouta. Le service dans le Nord est une sorte d'exil.

Ils montent la garde, font l'exercice et vont parfois en groupes au cinéma.

Les bâtiments entourant le baraquement principal laissent entre eux une place où les soldats apprennent ce qu'on enseigne à toutes les jeunes recrues de toutes les armées du monde : à droite, marche, à gauche, marche, demi-tour à droite, l'arme sur l'épaule, reposez arme, etc. Ils font preuve de ce mélange de passivité et d'indolence avec lequel tous les soldats accueillent les ordres de leurs sous-officiers.

De temps à autre, les hommes manœuvrent. Une section tient une position défendant l'aérodrome de Vorkouta. Une autre l'attaque et l'emporte d'assaut. Un héros brandissant un drapeau rouge mène la charge. Les jeunes moujiks suivent en criant : « Hourra ! Hourra ! » Ils submergent les défenseurs et les ramènent prisonniers, en triomphe.

D'autres fois, ils tirent sur de petites silhouettes noires dans la neige et la plainte des balles rappelle aux prisonniers le but de ces exercices. Un jour, peut-être, ils seront à la place de ces cibles de bois peint.

Quelle sera l'attitude des soldats, en cas de révolte ? Tireront-ils ? Ou refuseront-ils d'obéir à leurs officiers ? Passeront-ils de notre côté ?

Le gouvernement sait les dangers de la fraternisation entre gardes et prisonniers. Toute conversation suivie est interdite. Cependant, les occasions ne manquent pas et l'on peut se faire une idée assez précise du moral des soldats.

Par exemple, un prisonnier ukrainien demande du feu à un garde ukrainien. Ils échangent quelques mots.

« Tu es de Zaporojié ? »

— Bien sûr ! Toi aussi ?

— J'y ai vécu douze ans ! »

L'entretien se prolonge. Pour finir, le soldat met discrètement dans la main du forçat un paquet de *makhorka*.

A la prochaine occasion, ils reparlent de Zaporojié. A la sixième rencontre, le soldat s'enhardit.

« Tu ne resteras plus bien longtemps ici. Toute la boutique va s'effondrer un de ces jours. »

La minute est historique, le prisonnier le comprend. Le garde est un ami. Il tire quelques bouffées de sa cigarette.

« Tu nous aideras ? demande-t-il. »

— Oui.

— Y en a-t-il beaucoup qui pensent comme toi ?

— Pas mal. »

L'alliance est conclue entre l'opprimé et ses oppresseurs officiels. Ici, le N. K. V. D. est impuissant. Il y a beaucoup de ces conversations et des tas de Zaporozjié en Russie.

Une nuit que nous travaillions aux crassiers, le besoin de faire du feu se fit sentir. Le règlement nous contraignait à allumer deux feux, l'un pour les prisonniers, l'autre pour les soldats, et nous n'avions de combustible que pour un seul.

« Faites votre feu, dit le sergent. Nous nous chaufferons avec vous. »

Une tempête de neige faisait rage et, par un temps pareil, nous ne courions pas le risque d'être surpris par une ronde. Prisonniers et soldats se mêlèrent ; nous fumions tous.

« Que pensez-vous de nous ? » demanda brusquement le sous-officier.

Nous savions très bien où il voulait en venir, mais il était prudent de faire la sourde oreille.

« Que voulez-vous dire ? »

— Qu'est-ce que vous pensez de nous, en tant qu'hommes ? Sommes-nous bons ou mauvais ? »

Nous répondîmes qu'il y avait des bons et des mauvais parmi eux comme parmi nous.

« Certains d'entre vous sont nos amis, nous le savons. Cela dépend de l'individu. »

Pour finir, nous dîmes au sergent que sa section était composée de braves gens et il parut soulagé :

« Comprenez bien que nous sommes forcés d'obéir aux ordres. Quand un officier vient, nous sommes forcés de vous sonner, sans quoi c'est nous qu'il sonnerait. »

Un autre jour, je dus aller surveiller le poêle du corps de garde. J'entrai dans la salle et y trouvai un jeune soldat. Je parus l'intéresser et il s'enquit de ma nationalité. Quand il sut que je venais de Berlin, il m'accabla de questions sur les conditions de la vie en Allemagne. Nous parlâmes environ un quart d'heure et mon chef de brigade vint voir pourquoi je m'attardais ainsi.

« Laissez-le donc se chauffer », dit le soldat à mon chef.

Au même instant, un sous-officier entra et la conversation s'arrêta brusquement. Je compris qu'il valait mieux partir.

Les soldats, entraînés en tant que membres du *Komsomol*, nous montrent d'abord beaucoup d'inimitié au début de leur séjour à Vorkouta, mais ils s'humanisent bien vite, en découvrant des hommes comme eux. L'ambiance agit très vite sur les nouveaux venus

et ils ne tardent pas à se sentir démoralisés. Six mois de contact avec les prisonniers oblitérent parfois l'effet d'une dizaine d'années d'entraînement politique.

Très souvent, des gardiens accompagnant des prisonniers à l'extérieur des camps s'arrêtent pour acheter du pain et du tabac pour les prisonniers et il est normal que ceux-ci, en retour, partagent leur tabac avec leurs gardiens. Je n'ai jamais vu un gardien refuser du feu à un prisonnier. Quand — le cas est fréquent — les prisonniers ont plus de *makhorka* que les gardiens, ceux-ci acceptent sans difficulté le tabac des prisonniers.

Il est rare qu'un soldat s'en prenne à un prisonnier. Je ne me souviens que d'un cas, celui d'un gardien un peu trop nerveux et tirant sur un prisonnier qui s'était approché un peu trop près de la zone interdite. Toutefois, certain jour, je crus bien que le sang allait couler.

Ma brigade était au travail dans une baraque autre que la sienne. C'était celle des « auxiliaires » qui ne devaient travailler que deux ou trois heures par jour. Ce jour-là, nous n'avions pas fini l'ouvrage en temps voulu et notre gardien nous déclara que nous ne rentrerions pas avant d'avoir complété notre tâche. De notre côté, nous refusâmes d'obéir et, pendant une demi-heure, la brigade tint tête au gardien. Nous étions face à face et, de temps à autre, échangeions quelques mots brefs par lesquels les deux partis exprimaient clairement ce que l'un pensait de l'autre. Puis l'un des prisonniers s'avança et, avec une politesse affectée, s'adressa au garde :

« Puis-je aller à l'*oubornata*, citoyen chef (1) ? »

Le garde refusa.

« Puisque tu ne veux pas travailler, tu n'as pas besoin non plus de... »

— J'ai la diarrhée. Je ne peux pas attendre.

— Fais dans ton froc ! »

Le prisonnier renonça à toute politesse, ironique ou non.

« Bon pour toi ! Oui ou non, vas-tu me laisser aller aux cabinets ? »

— Va te faire en... »

C'est la forme la plus grossière du refus.

Sans plus répondre, le prisonnier posa culotte et fit modestement son affaire au milieu de la cour d'exercice. Il n'avait pas la diarrhée. Il reboutonna ensuite sa tunique et, la brigade ayant bien

(1) En russe : *grajdanine natchalnik*.

ri, poursuivait sa résistance passive. La « chose », après avoir fumé quelques instants, prit la consistance de la pierre.

« Enlève ça ! dit le soldat.

— Pour le mettre où ?

— A l'oubornata !

— Faites-le vous-même. Vous m'avez interdit d'y aller ! »

Un rire homérique salua la riposte. Le garde, furieux, empoigna sa mitraillette et poussa le verrou de sûreté.

« Enlevez cette saleté-là !

— Enlevez-la vous-même !

— Si vous croyez que votre *balalaïka* nous fait peur, cria quelqu'un, vous vous trompez ! Regardez-le avec sa seringue !

— Pour la dernière fois, vociféra le garde, enlevez ça !

— Et moi, je te réponds : va te faire en... » répliqua le prisonnier.

Levant son arme, le garde tira une quinzaine de balles au-dessus de nos têtes. De toutes les baraques, soldats, sous-officiers, officiers surgissaient et couraient sur nous. Ils devaient penser que les « auxiliaires » avaient levé l'étendard de la révolte.

« Que se passe-t-il ? cria le commandant.

— Il ne veut pas nous laisser aller à l'oubornata ! » répondit d'une seule voix l'escouade.

Une enquête sur place prouva la faute du soldat. D'après le règlement, les gardiens n'ont pas le droit de refuser aux prisonniers le droit de s'écarter quelques instants. Pour finir, le commandant, au milieu des rires de tous, prisonniers et soldats, donna ordre au garde « d'enlever la chose ».

La brigade rentra au camp en triomphe.

CHAPITRE IX

LE CAMP 6

UNE nuit d'hiver, j'étais assis devant mon poêle, quand on frappa à la porte. Chaque nuit, les portes étaient fermées à clef pour empêcher tout contact entre les blocs et prévenir toute activité subversive.

C'était un homme de liaison du bureau. Il m'appela par mon nom et ajouta : « Faites vos paquets. »

Les transferts d'un camp à l'autre se font généralement la nuit, toujours sans avertissement. Les listes sont tenues secrètes jusqu'au dernier moment. C'est un moyen pour le N. K. V. D. de contrecarrer les plans qu'ont pu préparer les prisonniers et d'empêcher les nouvelles de circuler d'un camp à l'autre.

Il ne me fallut que deux minutes pour me préparer au voyage. Je roulai ma paillasse, y fixai ma couverture avec un bout de fil de fer et mis ma cuiller dans ma poche. Rien d'autre à faire. Une demi-heure plus tard, un soldat ouvrit la porte. Je dis adieu à mes amis et sortis, plongeant dans une des nuits les plus froides de l'hiver.

Une cinquantaine d'hommes attendaient dans la *bania*. Après nous avoir fouillés, on nous poussa vers la porte principale. Des camions vinrent s'arrêter devant nous et nous montâmes, surveillés par trois gardes, mitraillette au poing. Mon camion démarra dans la pâleur de la nuit polaire. Nous descendions la route en pente douce menant à la ville. Les grands immeubles construits en 1951 et 1952 avaient fière allure, dans les faubourgs. Vorkouta grandissait vite.

Le camion prit la route des camps du Nord. A notre droite,

s'étendait l'énorme frigorifique bâti par ceux de notre camp. Il comptait six étages et pouvait contenir le chargement de plusieurs trains de marchandises. Personne ne savait ce qu'on y avait entassé : des approvisionnements de guerre, prétendaient d'aucuns. Nous longeâmes la grande gare de triage qu'éclairaient comme en plein jour d'énormes lampes à arc perchées sur des poteaux de près de trente mètres de haut. C'était là qu'on formait les trains de charbon.

Nous passâmes devant bon nombre de camps que connaissaient les plus anciens d'entre nous. Le camp 3 et le *sangorodok*, le camp des femmes, la *predchachnaïa* et un autre camp, désaffecté. Pas une fumée aux cheminées. Pas de gardes dans les tours. Puis notre camion roula vers un camp qui se trouvait à quelques centaines de mètres de la route. Le chauffeur vint s'arrêter devant la porte de garde et coupa les gaz. Une colonne de prisonniers approchait, qui sortait du puits voisin. Je reconnus des visages familiers du camp 9/10. Nous étions au camp 6.

On nous fit descendre et entrer dans la *bania*. Après le bain, on nous mena dans un bloc complètement vide où nous pûmes nous installer confortablement. Pendant notre séjour à la *bania*, les occupants du bloc avaient été dirigés sur le camp 9/10 par le camion qui nous avait amenés. On remplaçait les « auxiliaires » du camp 9/10 par des hommes classés dans la catégorie moyenne.

Le nombre des invalides varie dans chaque camp. Lors de notre arrivée au camp 6, il y en avait sept cents sur un total de trois mille cinq cents forçats. En tant que travailleurs, ces hommes n'ont plus aucune valeur et ne jouent plus aucun rôle dans la machinerie de la production.

Et quel pitoyable spectacle ! De longues années de travail dans des conditions barbares ont fait d'eux des épaves. Dans leurs blocs surpeuplés, ils vivent vêtus de loques, édentés, tuberculeux, cardiaques et souffrant presque tous de surtension, cette maladie caractéristique du Nord. Chaque semaine, on en enterre quelques-uns dans la toundra. Les plus vieux — certains ont de 70 à 80 ans — sont les survivants des centaines de milliers de malheureux qu'on a envoyés mourir à Vorkouta pendant ou après la guerre.

La plupart de ces pauvres gens ne peuvent présenter le moindre danger pour le régime soviétique. Ils sont vieux, malades. Ils n'ont plus qu'un désir : revoir les leurs avant de mourir. Car presque tous ont une femme, un fils, une fille, une nièce ou un neveu prêt à les recevoir, à les soigner. Le gouvernement n'aurait qu'à les laisser partir pour s'économiser les frais de leur entretien. Pourtant, il s'y refuse. Pourquoi ?

Je me souviens d'une brève conversation que j'avais eue en 1946 avec un officier russe du service de sécurité. Je lui demandais s'il était vraiment utile d'arrêter autant de monde dans la zone Est.

« Vous m'étonnez, me répondit-il. Ne savez-vous donc pas qu'il en est de même pour vous et pour nous ? Avant de songer à établir vraiment le communisme, il faut anéantir cette vieille génération. »

La seule tâche dévolue aux invalides est d'enterrer leurs morts. Un enterrement se compose de quinze hommes, d'un cadavre et de trois gardes. J'ai pris part à l'une de ces cérémonies.

Le mort attendait dans une bière de bois sous un petit hangar adossé à l'infirmerie. On l'avait disséqué au préalable.

Cette dissection a remplacé un usage observé, anciennement, dans tous les camps. En ce temps-là, il mourait chaque jour de vingt à trente hommes, ou davantage. Quand les cadavres passaient sur leurs traîneaux devant le corps de garde, les pieds sortant d'un bout et la tête de l'autre, il était impossible à l'officier de service d'examiner les corps un par un et de s'assurer qu'ils étaient bien sans vie. Les gardes imaginèrent une méthode fort simple et très effective. Ils défonçaient les crânes à coups de marteau. Après cela, plus de doute.

Par la suite, les gardes montrèrent plus de politesse. Lorsqu'une bière ouverte, portée sur les épaules de six prisonniers, s'arrête devant le corps de garde, les soldats savent qu'elle ne peut contenir qu'un cadavre. Pour se confirmer dans leur opinion, ils n'ont qu'à jeter un regard sur les marques qu'a laissées le bistouri du chirurgien. Ce n'est que lorsque la sentinelle en a donné l'ordre qu'on cloue le couvercle.

Les inhumations se font par tous les temps, même par tempête de neige. Un ordre précise que l'inhumation doit avoir lieu dans les vingt-quatre heures qui suivent la mort. Cela pour éviter que les prisonniers encore en vie ne gardent en fraude le défunt pour bénéficier de ses rations.

« Parfois, c'était une infection, racontaient les vieux, mais n'importe : on les gardait. »

La porte du camp se referma derrière nous.

« *Vperiod !* » (En avant !) dit le sergent de service.

Nous butions dans la neige épaisse entassée entre les barbelés et les huttes de la population « libre ». Le « cimetière » se trouvait à près d'un kilomètre du camp.

La matinée était très froide. Les hommes luttèrent, tête baissée, contre les flocons de neige qui les aveuglaient. Nous arrivâmes au cimetière, épuisés, et décidâmes de prendre un peu de repos,

en fumant une cigarette. Les gardes roulèrent leur *makhorka*. Mais, ô désespoir ! personne n'avait d'allumettes. Que faire ? Pour finir, un prisonnier proposa d'employer une méthode bien connue des Russes et qui consiste à frotter de l'ouate d'une certaine façon. L'un de nous en arracha une poignée à la doublure de son *bouchlat* et en fit une mèche de l'épaisseur d'un doigt. Mais il nous fallait encore une surface plane et une planche pour imprimer à la mèche le mouvement de rotation indispensable.

Rien d'autre à faire que d'utiliser le couvercle de la bière comme table. Les amis du mort avaient façonné une croix. Elle servirait de frottoir.

Déjà un Russe s'escrimait, pendant qu'un autre prisonnier consolait le mort :

« T'en fais pas, mon vieux. On va simplement te demander un peu de feu.

— S'il était à notre place et l'un de nous à la sienne, dit un autre, il serait le premier à en vouloir ! »

Les autres commençaient à creuser la tombe. Le sol était gelé à grande profondeur. Puis les pics rencontrèrent deux grosses pierres. Le froid nous torturait. On travaillait à tour de rôle, avec plaisir, pour se réchauffer. Finalement, l'un de nous hasarda :

« Si on faisait un petit feu ? »

Personne n'y voyait le moindre inconvénient. A coups de hache, l'un de nous débita la croix. Un Européen aurait sans doute éprouvé de grandes difficultés à allumer le feu avec un bout de cigarette, mais les Russes semblaient trouver cela tout simple. Dix minutes plus tard, le feu ronflait et les prisonniers se chauffaient les mains à tour de rôle. Au bout de trois heures, la fosse eut la profondeur réglementaire. La bière y tomba avec un bruit sourd.

« Eh bien ! mon vieux, tu seras bien tranquille maintenant. Ton chef de brigade ne t'embêtera plus. »

On courut retrouver la tiédeur du bloc.

Chiline, le commandant du camp 6, était une des plus sinistres brutes que j'aie jamais vues de ma vie. Il avait le faciès d'un bourreau. On disait qu'il avait pris part, en 1940, au massacre des officiers polonais de Katyn.

Chiline avait une haine bien conditionnée pour les invalides qui ne participaient plus à la production soviétique. Quand il trouvait un invalide à la cantine, il le chassait sans ménagement :

« Foutez-moi le camp d'ici ! Allez au diable ! »

Les invalides placés sous son commandement se faisant chaque

jour plus nombreux, il les avait parqués dans une sorte de ghetto. Les cinq blocs les plus anciens avaient été, sur son ordre, entourés d'une haute barrière de bois, derrière laquelle il entassait ses six cents invalides. Ils avaient leur propre *stolovaïa* et il leur était interdit de sortir de leur enclos.

Chiline ne s'intéressait qu'à sa porcherie. Les restes de la *stolovaïa* nourrissaient trente cochons. De temps à autre, on en abattait un : sur quoi le commandant et ses favoris achetaient de la vodka. Son état-major ne pensait qu'à manger et à boire. Quand ils le pouvaient, les officiers s'enivraient. Que faire d'autre, dans la toundra ? Le chef de l'infirmerie, un commandant, était continuellement pris de boisson. Un jour, il s'endormit sur une voie de chemin de fer et un train lui régla son compte.

Chaque camp avait son ambiance propre, souvent très différente de celle du voisin. Elle dépendait principalement de la classe des prisonniers qui l'occupaient. Au camp 9/10, par exemple, 40 pour cent des prisonniers avaient été condamnés entre 1943 et 1947. Les Soviets condamnaient alors aux « travaux forcés » (*katorga*) et ces hommes étaient connus sous le nom de *katorjanié*. Ils portaient leur numéro dans le dos au lieu de l'avoir sur leurs manches. Ils étaient les survivants d'une immense armée de condamnés morts à Vorkouta dans d'indescriptibles conditions de misère. Ils formaient une élite biologique et possédaient tous une forte vitalité. Ils avaient survécu parce qu'ils étaient les plus forts, les plus résistants et les plus durs. Et les années de souffrance les avaient façonnés, faisant d'eux des brutes sauvages et cruelles.

Les camps hébergeant des contingents importants de ces *katorjanié* jouissent de l'attention particulière du N. K. V. D. La discipline intérieure y est plus stricte, le nombre des délateurs plus élevé et la surveillance extérieure y est assurée par des effectifs plus importants qu'ailleurs.

Au camp 6, il n'y avait que des *zaklioutchonnnyé*, c'est-à-dire des hommes condamnés après 1947 à la peine techniquement moins rigoureuse du camp de travail. L'atmosphère y était plus civilisée, plus paisible. Au camp 9/10 par exemple, les combats entre prisonniers étaient quotidiens. On se battait pour une vétille, le droit à une certaine place à la *stolovaïa*, une chaise ou une couchette au dortoir. Au camp 6, rien de tout cela.

Les mesures de sécurité au camp 6 étaient, elles aussi, plus douces. Il y avait six cents mètres de barbelés entre les miradors placés à chaque coin du camp et l'on ne comptait, en supplément, que le mirador élevé au-dessus du corps de garde.

Je retrouvai dans ce camp une colonie allemande à peu près de la même force que celle du camp 9/10 et de la même composition politique. Il y avait là des personnages en vue, entre autres Heinrich Richter, l'ancien avocat conseil des usines Opel qui avait représenté les intérêts de la General Motors pendant la guerre ; le Dr Leo, ex-chef du Deuxième Bureau près le commandant en chef allemand en France. C'était un ancien avocat de Leipzig et, fidèle aux traditions de sa ville natale, il travaillait à la bibliothèque du camp en qualité de relieur.

Un autre avocat, le Dr Vogel, ancien conseiller juridique de l'amiral Canaris pendant la guerre, avait été condamné à huit ans en 1945. A l'expiration de sa peine, le N. K. V. D. l'avait relâché, mais en lui interdisant de travailler à Vorkouta. Chauffeur, coiffeur ou garde de nuit, il serait parvenu à s'en tirer, mais cela aussi lui était interdit. On avait refusé de le rapatrier, aussi bien en juin qu'en septembre 1953. Sa situation matérielle en tant que « libéré » était infiniment plus terrible qu'elle ne l'avait jamais été derrière les barbelés. L'assistance aux « éléments socialement improductifs » n'existe encore que sur le papier. Il n'avait pas de famille et se trouvait exposé sans défense aux rigueurs inexorables du système social soviétique.

Il y avait d'autres membres de l'état-major de l'amiral Canaris au camp 6 et certains révélaient des détails intéressants sur la guerre.

L'un d'eux me confia que Rommel avait dû en grande partie ses succès africains au fait que les services secrets allemands possédaient le code du haut commandement britannique. Les messages, déchiffrés au jour le jour, étaient immédiatement communiqués à Rommel par une voie secrète. En sorte qu'il connaissait les intentions de ses adversaires et pouvait agir en conséquence. La situation changea brusquement quand les Britanniques modifièrent leur code.

Les services allemands disposaient aussi de certains codes américains. En 1944, une station d'entraînement allemande avait capté un message chiffré envoyé par l'ambassade des Etats-Unis à Berne. Il était adressé à Washington et demandait quelle serait l'attitude des puissances alliées au cas d'une révolte militaire contre Hitler. Canaris cherchait alors à approcher l'Amérique par l'intermédiaire de ses agents en Suisse. Le télégramme, déchiffré, avait été transmis aussitôt à l'état-major de Hitler. Ce dernier avait interrogé Canaris qui avait réussi à se tirer d'une situation difficile en déclarant qu'il avait voulu éprouver le bon fonctionnement de son propre service en Amérique. Hitler ne fut qu'à

demi convaincu et mit Canaris aux arrêts. Le complot de Stauffenberg vint confirmer la part prise par Canaris dans la conspiration. L'amiral fut arrêté et exécuté.

Au camp 6 comme au camp 9/10 se trouvaient aussi des gardes SS du camp de concentration nazi de Sachsenhausen. Ces gens avaient fui devant les Russes et avaient été faits prisonniers par les Américains qui les avaient interrogés et remis aux mains des Britanniques. Ceux-ci les avaient passés aux Français qui les avaient rendus aux Russes. Ils avaient donc eu l'occasion de connaître cinq polices, y compris la leur, au cours de leur vie.

« Et quelle était la plus dure ? demandai-je. »

— La police britannique, me répondit sans hésitation le SS.

— Pourquoi ? Que vous a-t-elle fait ? »

Je m'attendais à quelque récit de torture du type habituel.

« On m'a fait déshabiller, me dit-il, et j'ai dû rester toute une journée dans un coin de la pièce, tout nu, tenant un pot de fleurs d'une main et un portrait de Hitler de l'autre. C'était horrible. »

Je rencontrai aussi deux membres importants du parti communiste allemand : Franz Gribowski et Victor Priess.

Quand la Gestapo avait arrêté Dimitrov en 1933, elle avait trouvé sur lui, dans ses papiers, des reçus de sommes importantes signées du nom d'emprunt de « Bruno ». Dimitrov n'avait jamais dévoilé l'identité de Bruno. En dehors de lui, un seul témoin le connaissait, qui refusait lui aussi de parler. Pendant que la cour se penchait vainement sur le mystère Bruno, celui-ci transmettait à Paris les éléments du procès de l'incendie du Reichstag. L'état-major du parti communiste allemand les rassemblait et c'est ainsi que parut quelques mois plus tard le fameux *Livre Brun*.

Ce nom de Bruno cachait l'identité du fils d'une famille d'ouvriers de Köpenick. Il s'appelait en réalité Franz Gribowski. Son père était social-démocrate ; le fils se fit communiste. Ses études achevées, il avait travaillé en qualité d'ingénieur dans la section étrangère d'une grande usine d'appareillage électrique à Berlin. Nul ne se doutait que cette activité n'était qu'un trompe-l'œil cherchant à masquer celle qu'il déployait au service du Komintern.

En 1933, il avait reçu l'ordre de préparer le transfert sur Sofia de sommes importantes venant des fonds secrets du Komintern. C'était Dimitrov qui lui avait remis l'argent et il avait signé les reçus du nom de Bruno.

Pendant l'automne de 1933, Wilhelm Pieck et le comité central du parti avaient trouvé refuge et sécurité à Sarrebruck. En 1934, ils avaient gagné Bruxelles. Gribowski avait effectué la liaison entre

les groupes communistes travaillant en Allemagne et le comité central. L'organisation militante du parti communiste s'était beaucoup perfectionnée du temps de la république de Weimar et n'avait pas attendu l'avènement de Hitler pour s'entraîner à l'action clandestine.

En 1934, Gribowski avait reçu l'ordre de quitter l'Allemagne et de se réfugier à l'étranger. Il avait refusé, se souciant peu de sa sécurité personnelle et connaissant par expérience la lourde ambiance dans laquelle vivaient les émigrés communistes, leurs intrigues sans fin, leur intolérable arrogance que rien ne venait justifier, l'étroitesse d'esprit de leurs conceptions politiques.

Quand, en 1935, la Gestapo réussit à découvrir l'imprimerie clandestine du *Drapeau Rouge*, elle arrêta Gribowski. Elle sut qu'il était membre du comité central, mais il parvint cependant à lui cacher l'étendue de son activité secrète. Il passa plusieurs années en prison avant d'être envoyé dans un camp de concentration. Il eut tout le temps d'y méditer sur la politique du Kremlin en Allemagne. Cette politique menée par des bureaucrates incompetents et irresponsables n'avait qu'un but : interdire la collaboration des classes laborieuses par de perpétuels changements de politique, afin de mieux démolir la République et la livrer à Hitler. Staline espérait qu'ainsi Hitler et les démocraties occidentales s'affaibliraient mutuellement et lui laisseraient les mains libres. Gribowski comprit vite qu'on avait cyniquement abusé du dévouement des idéalistes du parti et que rien n'intéressait moins le Kremlin que le sort des classes laborieuses allemandes.

En 1941, on relâcha Gribowski, qui rentra à Köpenick pour y vivre sous la surveillance de la Gestapo. C'est là qu'il assista à la débâcle du Troisième Reich et la conduite de l'armée rouge lui ôta les illusions qu'il pouvait encore nourrir sur les buts du marxisme soviétique.

Mais, un jour, d'anciens amis le découvrirent à Köpenick ; ils rentraient frais et dispos de leur long exil à Moscou. Le parti manquait encore d'hommes. Wilhelm Pieck fit mander son vieux camarade et lui offrit un poste important dans la police politique, le noyau de ce qui devait être plus tard le département de la Sécurité nationale. Gribowski déclina la proposition, se disant malade. Wilhelm Pieck lui offrit un traitement dans un sanatorium en Crimée. Gribowski s'excusa. Pour finir, Pieck comprit qu'il s'agissait d'une maladie diplomatique. Quelques semaines plus tard, le N. K. V. D. arrêta Gribowski et le transféra par avion à Moscou ; là, on le mit à la Loubianka où il allait passer quelques années, comme c'est l'usage. En 1950, il arrivait à Vorkouta nanti

des vingt-cinq ans de bagne habituels. Aujourd'hui, il végète dans l'un des plus vieux blocs du camp 6, le ghetto des « invalides ». Il n'a rien à espérer qu'une tombe dans la toundra.

Victor Priess, lui, vient de Hambourg. Entré aux Jeunesses communistes en 1923, il était ensuite devenu membre d'une organisation militaire du parti et avait pris part à d'innombrables combats avec les SS et les SA avant l'accession des nazis au pouvoir. En 1933, ses meilleurs amis, dont Edgar André, avaient été arrêtés par la Gestapo, jugés et exécutés. Priess avait gagné le Danemark où il avait passé plusieurs années, puis s'était réfugié en Norvège. En 1936, il avait traversé la France pour s'engager dans les brigades internationales d'Espagne en compagnie de milliers d'autres communistes allemands.

Il avait fait toute la guerre civile d'Espagne sur le front. Son entraînement lui avait donné une certaine expérience et le qualifiait pour les missions spéciales. Il opérait avec un groupe derrière les lignes de Franco, détruisant les ponts, attaquant à l'improviste les quartiers généraux ennemis, faisant sauter des dépôts de munitions. Il s'était trouvé parfois dans des situations presque désespérées, dont il était pourtant parvenu à se tirer sans dommage, bien que sa tête eût été mise à prix par l'adversaire. Il connaissait l'élite des brigades internationales : André Marty qui, depuis, a quitté le parti communiste français ; Gomez-Zaïsser, qui fut chef de la police d'Allemagne orientale, et que Moscou a limogé ; Franz Dahlem, que les Soviets ont trouvé plus expédient de « liquider ».

Puis vint la retraite : le bassin de l'Ebre, Barcelone et, finalement, les Pyrénées. Les restes des brigades internationales passèrent la frontière et se firent interner dans le Midi de la France. Priess se trouva dans le même camp que Tito qui, plus tard, devait devenir le chef des partisans yougoslaves. Priess a pu se reconnaître en un certain nombre d'épisodes contés par Hemingway dans *Pour qui sonne le glas*.

Pendant l'occupation en France, juste avant l'entrée de l'armée allemande en zone Sud, le camp où se trouvait Priess fut évacué en Algérie. Après le débarquement allié, les internés allemands s'engagèrent dans les forces alliées. Priess partit pour l'Egypte, d'où Moscou l'appela au comité national de l'Allemagne « libre ». Il gagna l'Union Soviétique par Téhéran.

Les émigrés communistes allemands formaient alors un petit groupe d'individus triés sur le volet. Les « purges » de 1936-1938 n'avaient épargné que ceux qui se distinguaient par une obéissance servile aux volontés de Moscou. Les vieux révolutionnaires qui

avaient refusé d'espionner leurs camarades et de les livrer au N. K. V. D. avaient été liquidés. Pour un homme tel que Priess, dont les idées sur le communisme n'avaient rien de commun avec la triste réalité de l'Union Soviétique, il ne pouvait être qu'une résidence à Moscou : la Loubianka. Son arrestation ne le surprit pas. Puis vinrent des années de prison, une inculpation d'espionnage et une condamnation à vingt-cinq ans de travaux forcés. Sa première rencontre en arrivant au camp 6 fut celle de son vieil ami Franz Gribowski, *alias* Bruno, son compagnon de lutte au bon vieux temps.

Aujourd'hui, Priess travaille à la mine. Après le travail, on peut le voir arpenter avec son ami Gribowski la rue principale du camp. A leurs couchettes pendent de petites plaques de bois portant leurs nom, prénoms et date de naissance. Sous le mot « sentence », on lit une date : 1971.

On trouve encore — contraste complet avec les précédents — un haut fonctionnaire de la Gestapo, Wimmer, au passé assez répu- gnant. Il avait suivi les cours de l'école de la Gestapo dans les années qui avaient suivi l'avènement de Hitler au pouvoir, et avait appris l'arabe. Avant la guerre, il était parti pour le Maroc où il avait épousé une indigène. Au début de la guerre, il avait formé un groupe de sabotage derrière les lignes anglaises, dans le désert. Ses hommes ne faisaient pas de prisonniers. Les Anglais avaient mis sa tête à prix et l'avaient condamné à mort par contumace. A la capitulation, il avait fui en zone orientale. Les Russes l'avaient pris et condamné seulement à quinze ans parce qu'il n'avait jamais travaillé contre eux.

Il simulait l'épilepsie et n'avait pas fourni un seul jour de travail pendant les huit années qu'il était resté aux mains du N. K. V. D. Son visage était beau et cruel. Manifestement, c'était un déséquilibré. Ses beaux jours étaient passés, mais il ne pouvait pas l'admettre. Il ne lui restait que ses souvenirs d'un temps révolu et il lui était impossible de comprendre que le Troisième Reich ne reviendrait jamais. Chaque nuit, il rêvait de son Führer.

Il se délectait à conter des histoires sadiques. A l'école de la Gestapo, disait-il, on entraînait les élèves à réprimer toute émotion. Un jour, on lui avait mis sous les yeux un album plein de photographies de très belles filles, lui demandant de choisir celle qui lui plaisait le plus. Puis, on l'avait envoyé avec elle dans un chalet retiré. Il ne savait rien de la fille. Ils s'étaient aimés. Une nuit, alors qu'elle était dans ses bras, le téléphone avait sonné. Un officier de l'école avait donné ordre à Wimmer d'étrangler la jeune fille avant l'aube. Il avait obéi.

L'histoire était certainement fausse, mais le fait qu'il ait pu l'inventer permettait de comprendre la mentalité de l'individu. Cette créature au service d'un système diabolique n'avait pas été moins dangereuse que ne l'était au camp 6 le commandant Bourakov.

De nombreux internés du camp avaient recours aux moyens les plus extraordinaires pour se procurer de l'argent. Certain jour, un Allemand à l'esprit ingénieux demanda à parler à Chiline, le chef du camp.

« Il y a un revolver caché quelque part, dans le camp », lui dit-il.

Le commandant montra beaucoup d'intérêt.

« ... Je crois pouvoir le trouver, poursuivit l'Allemand, mais cela va coûter quelque argent.

— Combien ?

— Je pense que soixante roubles suffiront. »

Le commandant mit la main à la poche et lui donna la somme, sans discuter. Revenu au camp, l'Allemand s'acheta du pain blanc, de la confiture, du thé, du sucre et de la *makhorka* à la cantine. Dans la soirée, le commandant le fit appeler.

« Alors ? Ce revolver ?

— Je sais à peu près où il est, mais celui qui est exactement renseigné veut encore quarante roubles. »

Le commandant les lui donna.

Quand il eut mangé et bu ses cent roubles, le prisonnier écrivit la lettre suivante :

« Cher Commandant,

« Toute cette histoire est, bien entendu, de mon invention. Je n'ai jamais entendu parler de revolvers au camp. En revanche, je viens de passer deux belles journées avec l'argent que vous avez bien voulu me donner. Il m'est malheureusement impossible de vous le rendre. A vous de prendre les décisions qu'il vous plaira. »

Le commandant lut, écrasa son poing sur la table et émit une série de jurons de fort calibre :

« Y... t... m... ! Je fais partie de la Tcheka depuis trente ans et c'est la première fois qu'on m'a eu. Et un Allemand par-dessus le marché ! »

L'histoire se termina par un mois de *bour* pour le prisonnier, mais le camp s'en amusa longtemps.

Avant de quitter le camp 9/10, j'avais pu échanger quelques

mots avec un Russe de mes amis. Les adieux, entre prisonniers, sont toujours brefs. En quelques minutes, il faut quitter des gens auxquels on s'est attaché comme à des frères.

« C'est grand dommage que vous partiez, me dit mon ami. Mais vous pouvez, si vous le voulez, travailler avec les camarades du camp où vous allez, et leur être utile. Qu'en dites-vous ? »

— Je ne demande pas mieux.

— Bon. C'est aujourd'hui le 9 décembre. Soyez, le 20 décembre, dans l'antichambre de votre *stolovaïa* à six heures du soir, et attendez. On s'approchera de vous, on vous demandera du feu et on vous offrira une cigarette. Vous répondrez que vous ne fumez pas. L'homme vous présentera ceux avec lesquels vous aurez à travailler. Si vous ne voyez personne le 20 ou si, pour quelque raison, vous ne pouvez pas aller au rendez-vous, revenez le surlendemain, puis, au besoin, deux jours après. Ce sera la dernière fois. »

J'avais compris. Parmi les cinquante hommes quittant avec moi le camp 9/10, il devait y avoir des membres d'un groupe de résistants. Je ne les connaissais pas, mais eux me connaissaient et sauraient renseigner les « clandestins » du camp 6. Ce n'était évidemment qu'une recommandation dont ils feraient ce qu'ils voudraient. Pendant les dix premiers jours de mon séjour au camp, j'allais être observé. Si mon attitude déplaisait, personne ne paraîtrait au rendez-vous.

Le 20 décembre, j'arrivai dans l'antichambre de la *stolovaïa* quelques minutes avant l'heure prescrite. A six heures juste, un Russe entra. Il avait une trentaine d'années et on lisait dans ses traits la détermination froide du Slave. Avant même qu'il m'eût adressé la parole, je sus qu'il était l'homme avec lequel je devais travailler.

« Pouvez-vous me donner du feu, je vous prie ? »

Il m'offrit une cigarette et je lui dis que je ne fumais pas. Il sourit, sortit une boîte d'allumettes et alluma sa cigarette.

« Suivez-moi », me dit-il.

L'existence à Vorkouta de nombreuses organisations clandestines et le travail qu'elles y font, voilà peut-être le phénomène le plus surprenant pour l'Européen qui, lentement, gagne la confiance de ses nouveaux compagnons.

Chaque groupe est organisé sur une base nationale et cela se justifie, car seuls des individus de même nationalité peuvent se comprendre totalement les uns les autres et juger de leur valeur respective. D'une façon générale, on peut assurer que ces groupes se recrutent dans l'élite des nationalités représentées aux camps.

Les groupes s'organisent autour d'un noyau aussi petit qu'il est possible afin de diminuer les chances pour le N. K. V. D. de prendre contact avec lui. Le travail peut être politique, militaire ou d'information.

En principe, il diffère assez peu de celui que fournissaient les groupes clandestins dans les camps de concentration allemands entre 1933 et 1945, et dont on n'a à peu près rien su jusqu'à la capitulation. Au point de vue politique, on peut dire que le travail était plus facile en Allemagne, où la proportion d'hommes conscients et prêts à agir est plus élevée qu'en Russie. En dehors de l'opposition politique allemande, les camps allemands regorgeaient de prisonniers étrangers de tous pays qui formaient une élite impressionnante. Le pourcentage des détenus politiquement conscients à Vorkouta est beaucoup moins élevé ; numériquement parlant, il y a moins d'intelligence politique.

En quoi consiste le travail ?

Supposons que, dans un des camps, la section « d'information » soit dirigée par un ancien avocat. C'est un « invalide » qui n'est pas contraint de travailler. D'autre part, il est chef de bloc, ce qui lui donne tout le temps de réunir tous les renseignements qu'il peut recueillir à la radio ou dans la presse. Non seulement il lit *Za novy Sever*, le journal local édité à Syktyvkar, la capitale de la république des Komis, la *Pravda*, les *Izvestia* et la *Komsomolskaïa Pravda*, mais aussi le *Bolchevik*, la *Literaturnaïa Gazeta* et d'autres périodiques qu'on ne peut se procurer qu'à la bibliothèque, et non sans peine.

Il rédige régulièrement un bulletin commenté qu'on discute en petit comité et qui circule ensuite entre ceux qui sont assez instruits pour le comprendre et que la question intéresse. Le rédacteur est assez expérimenté pour lire entre les lignes des communiqués officiels et il s'efforce de fournir à ses camarades un aperçu de la situation tant à l'intérieur de l'Union Soviétique qu'à l'étranger.

En même temps, il tente de recueillir des informations provenant des émissions des radios occidentales. C'est possible dans presque tous les camps. Les nouvelles viennent de l'extérieur par des voies parfois détournées et elles sont sujettes à caution. On en vérifie l'exactitude par recoupement avec les commentaires de Radio-Moscou. Le plan de la conférence des Bermudes, par exemple, a été connu des camps de Vorkouta quelques jours après que la radio occidentale en eut parlé et avant que Moscou n'en eût soufflé mot.

Prenons un autre groupe, un groupe russe cette fois. Son chef, un ancien officier de l'armée rouge fait prisonnier par la

Wehrmacht et libéré en 1945, avait été condamné à dix ans de bagne pour s'être laissé capturer par les Allemands. Il travaille maintenant aux plans militaires du groupe de résistance de son camp. Il a de nombreux auxiliaires. Beaucoup de prisonniers ont fait leurs classes d'officiers. Presque tous ont combattu. Ces spécialistes ne s'occupent que de ce qui peut se produire en cas de guerre. Les camps ont établi des plans minutieux et détaillés.

C'est d'ailleurs la question que tous se posent, au camp. « Que se passera-t-il en cas de guerre ? » La guerre, ils le savent, est tout ce qu'ils peuvent espérer. Ils en rêvent. D'un autre côté, ils savent très bien qu'ils y resteront presque tous, que, pour la grande majorité d'entre eux, une tombe est prête dans la toundra. Ils ont encore présents à la mémoire les massacres commis par les Soviétiques à Vorkouta au cours de l'été de 1941. On peut même s'entretenir encore avec quelques témoins oculaires de ces tristes jours.

Au début de l'offensive de Hitler contre l'Union Soviétique, le N. K. V. D. abattit des milliers de ses prisonniers, en grande majorité des condamnés de l'époque des grands procès de Moscou en 1936-1938, suspects de trotskysme ou de boukharinisme, mencheviks ou membres des mouvements de résistance d'Ukraine ou des pays baltes.

Un détenu qui était là lors des exécutions en masse me décrit une de ces scènes. Elle s'était déroulée au camp 8. On avait soudainement appelé une centaine de prisonniers et on les avait fait sortir sous le prétexte de les changer de camp. On les avait formés en colonne sous la surveillance de quelques gardes. Dans la soirée, un camion avait rapporté leurs vêtements. On ne s'était même pas donné la peine d'aller les fusiller dans une des forêts du Sud. Dans les jours qui suivirent, un garde parla : il avait assisté à l'exécution. Les prisonniers, à quelques kilomètres du camp, dans la toundra, avaient été brusquement entourés par un détachement d'extermination qui les avait fusillés en tas.

D'ailleurs, le N. K. V. D. ne cherchait nullement à nier les faits. Il comptait sur ces exécutions pour calmer les esprits. Elles les calmèrent en effet.

La résistance savait que le commandant de chaque camp avait des ordres scellés qu'il devait ouvrir au premier jour de la mobilisation générale. Ils indiquaient les mesures à prendre envers les prisonniers. Ces documents conféraient-ils à leurs destinataires le pouvoir de procéder à des opérations préventives comme les exécutions de 1941 ? Les fusillades en masse de ce terrible été se reverraient-elles ?

On me demandait souvent ce qui s'était passé dans les camps

de concentration allemands à la fin de la guerre. Les Alliés avaient-ils tenté de sauver les prisonniers ?

Quinze mille juifs venaient de quitter Buchenwald juste avant l'arrivée des Alliés. Rares sont ceux qui survécurent à cette dernière marche sur les routes de Thuringe et de Saxe. Quand elle sut que d'autres évacuations allaient suivre, l'organisation clandestine internationale du camp résolut d'user de son émetteur secret pour prendre contact avec les tanks américains qui avançaient en Thuringe et de leur demander de venir au plus vite à leur aide. Elle parvint à entrer en relations avec eux. Malheureusement, les Américains, qui n'avaient aucune idée de la situation dans le camp, crurent qu'on voulait les attirer dans un piège.

Vers la même date, les prisonniers du camp de Neuengamme furent entassés sur de grands transports de troupe. L'intention était de couler les transports en haute mer avec leur cargaison. Mais les SS n'eurent pas cette peine. Les bombardiers britanniques crurent avoir affaire à des troupes cherchant à se réfugier au Danemark et se chargèrent du travail.

A Dachau et à Mauthausen, des dizaines de milliers de prisonniers périrent de privations ou du fait des épidémies au cours des derniers mois. A-t-on tenté de leur porter secours ? Leur a-t-on même donné le moyen de se défendre les armes à la main ?

On n'a rien fait. Alors qu'on couvrait de bombes les villes et les villages d'Allemagne, on n'a pas parachuté une seule mitrailleuse à l'intention des internés des camps de concentration pour leur permettre de prendre part à leur libération. Des centaines de milliers de ces malheureux étaient prêts à le faire, car, de toute façon, leur vie était sous une menace perpétuelle.

Cette occasion manquée caractérise le manque de compréhension des Alliés : ils ont ignoré jusqu'au bout les possibilités de résistance des internés. Plus d'un million d'hommes étaient prêts à prendre les armes contre Hitler. Durant la dernière phase de la guerre, il aurait été pourtant bien facile d'armer au moins les camps principaux. C'eût été créer des centres de révolte à l'arrière des lignes allemandes et des milliers de prisonniers auraient pu être ainsi sauvés. Cette aide, ils l'attendaient. Elle ne vint pas.

Je n'ai jamais osé avouer aux gens de Vorkouta l'amère vérité, de peur de leur faire perdre l'illusion à laquelle ils s'accrochent dans leur situation désespérée.

Tous les groupes de résistance autres que les russes se distinguent par deux traits particuliers : leur opposition totale à tout le système communiste et leur antipathie envers les Russes

en tant que Russes. La haine de l'Ukrainien pour le Russe date de trois siècles. En Pologne, le souvenir des révoltes du XIX^e siècle est aussi vif que s'il s'agissait d'hier. L'échec tragique du soulèvement de Varsovie en 1944, provoqué par l'inaction cynique de l'armée rouge, est venu jeter de l'huile sur le feu. Les Baltes non plus n'ont pas oublié qu'il leur a fallu défendre leurs langues et leurs littératures contre les tsars. Le système qui les menace aujourd'hui est russe aussi.

Les groupes russes de résistance ne peuvent évidemment pas être antirusses, mais ils font preuve d'un nationalisme moins ardent que les autres groupes nationaux. Leur principale raison de s'opposer au régime actuel est leur désir de sauvegarder les droits de l'homme et la liberté individuelle. En revanche, ils sont prêts à accepter les principes sociaux et économiques fondamentaux du système soviétique. Ils reconnaissent l'importance des progrès sociaux faits depuis 1917. Ils sont fiers des succès industriels de la Russie et des progrès de l'enseignement. De nombreux intellectuels vont jusqu'à approuver la collectivisation de l'agriculture, bien qu'ils sympathisent avec les paysans opposés à la façon dont elle a été faite, et ils admettent qu'il faudrait améliorer le système. Mais ce qu'ils rejettent catégoriquement, c'est la dictature. Ils sont partisans convaincus de la liberté individuelle et se montrent sur ce point beaucoup plus nets que nombre de libéraux de l'Ouest.

Ces Russes cherchent à se faire une idée précise et objective de la situation actuelle dans l'Ouest européen et, de fait, ils forment le seul groupe de résistance dans le camp qui aborde en toute logique et sans opinion préconçue les problèmes du XX^e siècle. Leurs chefs, pour la plupart des intellectuels ou d'anciens étudiants, sont des hommes de haute intelligence et, avec leurs camarades des autres camps de travail de l'Union Soviétique, ils constituent peut-être le seul espoir de l'Occident et de la civilisation. Beaucoup d'entre eux connaissent l'Europe ; quelques-uns, l'Amérique. En 1941, un certain nombre ont été faits prisonniers par les Allemands. Placés devant l'alternative de mourir de faim dans une prison allemande ou de rejoindre l'armée Vlassov, ils ont choisi la deuxième solution. Dans l'armée Vlassov, ils ont appris à connaître l'Allemagne, la Hollande, la France et l'Italie. Pris sur le front italien, ils sont restés assez longtemps en captivité aux Etats-Unis pour se faire une idée de la vie américaine. Puis, conformément à l'accord passé entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique, ils ont été renvoyés en Russie par Vladivostok. On les y a emprisonnés. La Russie manquait d'hommes ; ils se retrouvèrent bientôt soldats de l'armée rouge, qui traversait alors la Pologne. Ils par-

ticipèrent à la prise de Berlin, puis passèrent en jugement et s'entendirent condamner à vingt-cinq ans de travaux forcés pour trahison.

Sur l'Amérique, ils disent que le niveau de vie de l'ouvrier américain est très élevé, qu'il leur faudra vingt ou trente ans pour s'en approcher. Mais que devient le travailleur américain s'il tombe malade ? « Chez nous, il suffit d'aller à l'hôpital. On vous y soigne gratuitement. Nos médecins ne sont peut-être pas aussi bons que ceux des Américains, mais ils le seront un jour. »

Ou bien encore : « Un ouvrier de kolkhoze qui a un fils bien doué peut lui faire donner une instruction supérieure sans avoir un sou à payer. »

Les jeunes membres de ces groupes d'opposition n'ont aucun lien avec l'ère menchevik, ni même avec la vieille opposition bolchevik « liquidée » au cours des procès de 1936-1938. Tout cela n'est que de l'histoire ancienne pour le jeune socialiste russe d'aujourd'hui. Les survivants de ces procès sont en trop petit nombre pour pouvoir les renseigner. Les théories de Boukharine ne les intéressent plus. La pensée menchevik n'a plus qu'une importance historique. Ils acceptent la révolution d'Octobre, le principe même du socialisme. Ce qu'ils rejettent avec énergie, c'est la dictature. Sur ces divers points, il y a accord complet entre tous les membres de la résistance russe : étudiants, techniciens, professeurs et ingénieurs.

Il n'y a pas d'organisation générale de résistance opérant sur tout le territoire de l'Union Soviétique. Elle est inconcevable dans un pays soumis à un autoritarisme total et qui possède la police la plus nombreuse et la mieux organisée qu'on ait jamais connue. Mais l'opposition se morcèle en des milliers de petits groupes au sein des universités, des écoles, des usines, des villes. Ses membres se considèrent fièrement comme les héritiers de l'héroïque tradition russe de cette opposition qui, depuis les révoltes de Décembre, a été déportée en Sibérie ou dans le Grand Nord. Ils n'éprouvent aucune antipathie envers les Ukrainiens, les Baltes, ni aucune autre nation. Leur seul désir est de vivre en paix avec tous et de voir prospérer leur pays.

Les jeunes s'efforcent d'augmenter leur bagage intellectuel. Lors d'une visite à un ami russe du camp 6, il m'arriva de voir un carnet sur lequel il résumait brièvement les livres lus dans l'année. A la bibliothèque, le choix est très limité. On prend ce qui vous tombe sous la main. Sur ce carnet, il y avait une cinquantaine de titres d'ouvrages les plus divers, mais les jugements portés étaient marqués au coin du bon sens.

Voici ce qu'écrivait mon ami après avoir lu une bibliographie détaillée de Koutouzov :

« Indiscutablement, un homme bien doué, mais d'esprit réactionnaire. Ses victoires sur Napoléon ont empêché la Russie de profiter des avantages acquis par la classe moyenne en Europe. Il eût été à souhaiter que Napoléon entraîna la Russie dans la marche de l'Occident vers le progrès. »

Une note après lecture du récit d'une expédition de l'amiral Bellinghausen dans l'Antarctique au XVIII^e siècle :

« Livre intéressant, mais ne sortant pas de l'ordinaire. B. n'a pas été le génie qu'on voudrait nous faire croire. Cet ouvrage a été évidemment publié dans le dessein de surexciter l'orgueil national russe. »

Un autre sur la Locomotive électrique, livre technique :

« Mes connaissances en mathématiques sont trop faibles pour me permettre de suivre par le détail ces études techniques. L'électrification des chemins de fer doit être l'un des buts principaux de tout gouvernement russe, pour des raisons d'économie. Elle nécessiterait la formation intensive d'ingénieurs. Ai montré le livre à C. (un ingénieur électricien allemand). Prétend qu'il n'y a rien de mieux en Allemagne. Les locomotives décrites ne le cèdent en rien aux allemandes. »

Sur les Lettres de Cilicie, de Cicéron :

« Une extraordinaire richesse de langage. C'est aussi bon que du Tolstoï. Je devrais apprendre le latin à fond. On peut dire que rien n'a changé depuis cette époque (exploitation des masses, attitude des classes riches). Que ne puis-je écrire comme cela ! »

Sur Roméo et Juliette, de Shakespeare :

« Une parfaite histoire d'amour, très pure. Je pense souvent à Anna. Les tragédies de notre temps sont aussi angoissantes, mais sur un autre plan : la politique. »

Les groupes de résistance russes sont, bien entendu, surveillés de près par leurs compatriotes d'obédience purement soviétique, avec le soutien du N. K. V. D. et de l'administration du camp. Sur ce point, le camp est une Union Soviétique en miniature dont les « dirigeants » cherchent à employer les éléments russes pour réduire les autres nations associées, les « remettre à leur place ».

Après s'être écarté du marxisme révolutionnaire, Staline s'ingénia, systématiquement, à créer une nouvelle idéologie presque opposée à la tradition léniniste de 1917 : celle d'une grande Russie impérialiste. Exalter l'histoire du peuple russe, légitimer l'action

des tsars des XVIII^e et XIX^e siècles, encourager la tradition de Souvorov et de Koutouzov, exagérer le rôle de la science russe — tout cela fait partie d'un plan parfois un tantinet ridicule. Cette volonté arrêtée d'insuffler à la jeune génération un nouvel orgueil national a contribué à créer des situations assez surprenantes.

Après un cours de physiologie, un chef du Komsomol demande au professeur pourquoi il ne cite que des physiologues allemands et passe sous silence les savants russes. Le conférencier répond que les découvertes allemandes sont, de beaucoup, plus importantes dans cette branche des sciences. Sur quoi l'homme du Komsomol requiert la démission du professeur pour « manifestation de tendances anti-russes ».

Pendant l'été de 1953, la bibliothèque reçut un nouveau livre, un *Manuel de radiologie et radiothérapie*. C'était une simple compilation de toutes les méthodes d'investigation de la science étrangère. Or, on n'y mentionnait même pas le nom de Röntgen. En revanche, Lomonosov, déjà promu père spirituel des sciences naturelles, devenait aussi celui de la radiologie. On y assurait que, sans les enseignements du grand Pavlov, aucun médecin ne serait capable, aujourd'hui, d'utiliser avec fruit la radiothérapie. Pas une seule référence étrangère. La bibliographie a été établie avec les seuls auteurs soviétiques.

La même étroitesse d'esprit et le même esprit d'arrogance président aux nominations devant pourvoir les postes les plus importants de l'administration du camp.

Le commandant fit mander un jour un professeur russe :

« Vous êtes Russe ! Ne voulez-vous pas nous aider à faire régner l'ordre russe dans ce camp ? A remettre Ukrainiens, Baltes et autres à leur place ? »

Le professeur déclina l'offre.

« Je ne vous comprends pas, reprit le commandant. Vous n'ignorez pas la situation prépondérante des Russes en Union Soviétique. Ce communisme est le nôtre ; il est russe. »

Ceux qui acceptent de telles propositions se font les serviteurs du régime. Pour autant que l'intérêt personnel n'entre pas en jeu, qu'il s'agit d'une conviction sincère, leur zèle rappelle un peu celui d'un Dostoïevsky.

« Le peuple russe, me disait l'un d'eux, devra encore souffrir beaucoup. Mais il fraiera au monde une route nouvelle. C'est aux Russes que le monde devra de connaître la société communiste de l'avenir. »

Le chef du N. K. V. D. sait fort bien qu'il existe des groupes de résistance. Il en démasque un de temps à autre. Il sait qu'ils

disposent d'explosifs volés dans la mine. Mais il sait aussi qu'en tant qu'officier du service de sûreté, il devrait en savoir bien davantage.

Il cherche à se renseigner en recrutant des informateurs que les prisonniers appellent *stoukatchi* (1).

Sur les 3.500 internés du camp 6, on compte, aux dires des résistants, environ 120 *stoukatchi*, ou « moutons », presque tous Russes, non pas qu'ils soient plus portés à la délation que d'autres, mais parce qu'il se trouve dans leurs rangs des communistes convaincus, lesquels gardent au régime qui les a condamnés un parfait loyalisme. Politiquement parlant, ils oublient leurs souffrances, leur captivité.

Un capitaine des gardes frontières est condamné à quinze ans de bagne pour faute de service. Il ne devient pas pour cela un ennemi du régime. L'officier de sécurité le fait mander. Ils parlent. Huit jours plus tard, l'ex-capitaine est chef de bloc. Son unique tâche est de se renseigner sur ses camarades, de donner à l'administration les noms des visiteurs des autres blocs et, autant que possible, d'écouter les conversations.

Un officier de renseignements régimentaire est fait prisonnier par les Allemands. D'après ses dires, il est parvenu à maintenir secrète son identité. Libéré par les Américains, il rentre en Russie où il est condamné à vingt ans de travaux forcés. Ses convictions politiques n'en sont pas ébranlées.

« En fait, je suis innocent. Mais je comprends fort bien que le système doive veiller à sa propre sécurité, se garder jalousement. »

Il est mis à la tête de l'infirmerie.

Un lieutenant du front de la mer Noire s'entend condamner à quinze ans de bagne pour « avoir pris part à une conversation antisoviétique ». En réalité, il n'a fait qu'écouter sans dire un mot. Mais il n'a pas dénoncé les autres. L'officier de sécurité le met à la tête de la cuisine, en récompense de son activité en tant qu'informateur.

Un *komsomoletz* (2) de Leningrad a fait partie d'un groupe clandestin ayant pour but de « renverser le gouvernement ». Il récolte quinze ans de travaux forcés. Il est jeune et sans expérience politique. L'officier de sécurité n'a aucune peine à lui faire promettre de travailler « contre les ennemis du communisme » pour racheter sa faute. Il ne descendra pas à la mine.

(1) Espions, mouchards. Au singulier : *stoukatch*.

(2) Membre du *Komsomol*.

On recrute moins facilement des *stoukatchi* parmi les condamnés d'autres nationalités. Il est rare de trouver chez les Ukrainiens et les Baltes d'anciens membres du parti communiste. On ne comptait qu'un *stoukatch* sur les 200 Estoniens du camp 9/10, et ses compatriotes jugeaient sévèrement le fait qui, disaient-ils, entachait leur honneur. Mais cela ne les empêchait pas de rester avec lui dans les meilleurs termes ; ils pouvaient ainsi « servir » régulièrement à l'officier de sécurité toute une série de fausses nouvelles. Sur 250 Lettons, on comptait trois « moutons », et quatre sur 120 Allemands.

On les récompense généralement en leur confiant un travail facile et rémunérateur. Lors de la famine de 1950-1951, le personnel de la cuisine ne comptait que des moutons. L'officier de sécurité avait le droit d'y placer exclusivement ses protégés. Les chefs charpentiers, ceux de la *bania*, du magasin d'habillement et leurs aides sont presque toujours des *stoukatchi*.

Tant qu'ils donnent satisfaction, ils conservent leur place. S'ils déplaisent, on les remet à la disposition d'une des brigades chargées des travaux les plus désagréables, celle des latrines par exemple ; le *stoukatch* juge évidemment de son intérêt de sortir le plus vite possible de ces équipes-là.

Les « résistants » suivent de près l'activité des *stoukatchi* et une grande partie de leur travail consiste à les empêcher de nuire. Il arrive que de vrais « résistants » reçoivent l'ordre de travailler comme « informateurs ». Cela leur permet, parfois, de connaître les intentions de l'officier de sécurité.

Les moyens de communication entre informateurs et officiers du N. K. V. D. sont bien connus. Ils sont rarement directs. Il y a dans chaque camp une boîte aux lettres sur laquelle sont inscrits les noms des services officiels auxquels le condamné peut adresser une plainte ou présenter une requête. Ce sont : le Conseil suprême des Soviets ; le Politburo du parti communiste ; le procureur général de l'Union Soviétique ; le président de l'Union Soviétique.

Les prisonniers de fraîche date, inexpérimentés, tentent presque toujours d'obtenir la révision de leur procès, ou encore une réduction de peine. La réponse ne varie pas : le procès et la sentence sont confirmés.

Cependant, cette boîte aux réclamations n'a pas qu'un sens symbolique. On la vide chaque soir, et beaucoup des lettres qu'elle contient, celles adressées au procureur général par exemple, contiennent en réalité des rapports de *stoukatchi* portant des numéros qui permettent de reconnaître leurs auteurs. La boîte réservée

au courrier familial sert aussi aux mêmes fins. Les lettres doivent être ouvertes pour que le censeur puisse en prendre connaissance. Inutile de dire que cet employé du N. K. V. D. travaille en étroite collaboration avec l'officier de sécurité. Quand il trouve dans son courrier « familial » un rapport d'informateur, il le transmet sans délai à qui de droit.

C'est toujours l'officier de sécurité qui recrute, en personne, ses auxiliaires. Je tiens le récit qui va suivre d'un médecin ukrainien :

« Un soir, mandé à la Kommandantur, on me fit entrer dans le bureau du commandant. L'officier de sécurité m'y attendait. Il me pria de m'asseoir, me demanda des nouvelles de ma santé. Mon travail me plaisait-il ? Avais-je assez à manger ? Recevais-je régulièrement des nouvelles de ma famille ? Naturellement, il connaissait par cœur mes réponses. Puis il me proposa de l'aider.

« — Je ne vois pas bien comment, lui répondis-je.

« — Mais si ! Vous me comprenez fort bien ! reprit-il. Vous avez un bon poste, un travail facile. Vous pouvez tranquillement rester au coin du feu pendant que, dehors, la tempête fait rage. Un mot de moi et vous le perdez. Vous serez contraint aux tâches les plus répugnantes. Vos notes ne vous permettront pas de revenir à l'infirmerie. Je puis vous empêcher de recevoir toute lettre et tout colis de chez vous pendant trois ans.

« Je répliquai que, sous aucun prétexte, je ne travaillerais en tant que *stoukatch* et que peu m'importaient les conséquences de ma décision.

« — Réfléchissez ! Peut-être changerez-vous d'avis dans le mois qui vient. Vous pouvez venir me voir quand il vous plaira.

« Il me fit signer l'engagement de ne répéter à personne l'entretien que nous venions d'avoir. Le lendemain, j'étais envoyé à la mine comme travailleur moyen, malgré ma maladie de cœur, et j'y suis toujours. Il y a deux ans et demi que je n'ai rien reçu des miens. »

Une autre fois, l'officier jeta son dévolu sur un jeune Estonien dont le père, ancien communiste et ex-membre du gouvernement de Tallinn, était aussi au camp. Le jeune homme refusant d'obéir, on le fit venir plusieurs soirs de suite à la Kommandantur. Rien de particulier ne s'y passait, à part quelques conversations sans importance avec des officiers subalternes. L'officier de sécurité cherchait simplement à le compromettre, à le perdre de réputation dans l'esprit de ses camarades. Au camp, la vie est impossible quand on ne jouit pas de la confiance de ses voisins.

Un informateur « brûlé » n'est plus dangereux. On prévient ses

relations, le bloc qu'il habite, la brigade dans laquelle il travaille. Les « résistants » se gardent bien de faire savoir à leur adversaire, l'officier de sécurité, qu'ils ont découvert un de ses hommes. L'officier le remplacerait et il s'écoulerait peut-être de longs mois avant qu'on puisse démasquer son successeur.

Il arrive qu'un « mouton » reçoive une correction sévère, mais c'est toujours du fait de prisonniers ayant cédé à la colère et perdu tout réflexe politique. L'officier qui a pu se convaincre qu'un de ses hommes est « brûlé » le fait passer dans un autre camp où l'un de ses collègues pourra l'utiliser. Mais les camps communiquent entre eux et l'alerte est donnée dans les jours qui suivent l'arrivée de l'indésirable.

Parfois, dans des cas spéciaux, les « résistants » décident d'exécuter un *stoukatch*. En 1951, l'un des informateurs les plus dangereux du camp 9/10 fut tué en plein jour, d'un coup de pic. L'enquête, approfondie, dura près d'un an et ne donna rien. Un autre informateur échappa longtemps au châtiment. Un jour, sur le chantier de construction d'un grand immeuble, il eut l'imprudence de s'accrocher à la charge d'une grue. Le grutier écrasa la charge au sol d'une hauteur de dix mètres. Dans la chute, le *stoukatch* se cassa les deux bras, les deux jambes, le pelvis et la colonne vertébrale et, pourtant, survécut par miracle. Mais, débris humain, il servit d'exemple à ceux qui auraient été tentés d'enfreindre la loi non écrite du camp. Pour protéger ses informateurs, le N. K. V. D. fit circuler parmi les prisonniers un ordre que chacun dut signer. On y disait que le meurtre d'un prisonnier par un de ses camarades serait puni de mort.

Un soir, Sérioja vint me voir.

« Je suis passé ce matin devant la commission, me dit-il.

— Quel résultat ?

— Je ne sais pas. Je crois que je vais être muté au TEZ. »

Mauvaise nouvelle. Le TEZ est un camp de prisonniers travaillant à la nouvelle centrale électrique, le plus mauvais camp de Vorkouta. Petit, surpeuplé, dépourvu d'hôpital, le travail y était dur, la nourriture mauvaise, le scorbut y faisait rage.

Il nous fallait savoir exactement ce qu'on allait faire de Sérioja. Il avait trente roubles, j'en avais vingt. J'allai voir l'employé chargé d'établir les listes de transfert, un prisonnier comme nous, et lui mis les cinquante roubles dans la main.

« Que devient Sérioja ? Est-il muté, ou non ? »

L'homme consulta ses papiers.

« Il part demain pour le TEZ.

— Peux-tu le garder ici ? Tu auras cent roubles.
 — Impossible. L'officier a déjà signé les listes.
 — Que nous conseilles-tu ?
 — Il n'y a qu'un moyen : c'est de le faire entrer à l'hôpital. S'il est malade demain matin, intransportable, on le rayera de la liste. »

Je revins auprès de Sérioja et lui exposai la situation.

On pouvait envisager plusieurs solutions. Je pouvais lui casser le péroné. C'est sans danger, mais douloureux. Je pouvais lui faire une injection de lait et lui donner la fièvre, mais cela présentait certaines difficultés techniques. Il me fallait trouver, très vite, une seringue hypodermique et du lait, et la *poverka* allait sonner dans une heure ! Les portes seraient fermées. Je réfléchissais et une idée me vint.

« Crois-tu pouvoir simuler une crise d'épilepsie ? demandai-je à Sérioja. »

— Que faudra-t-il faire ?

— Je te le dirai exactement.

— Cela prendra-t-il ?

— Sans aucun doute, si tu suis bien mes instructions. Et cela a l'avantage de te faire passer ensuite dans la catégorie des « invalides ».

— C'est bon. J'essayerai. »

La *poverka* était terminée. A dix heures, tout le bloc dormait. Je réveillai Sérioja. Nous allâmes nous asseoir dans la *souchilka* (1) et je lui fis un petit cours sur l'épilepsie. Je débutai par quelques notions d'anatomie et de physiologie du cerveau. Je lui expliquai la nature générale de l'accès, énumérai ses causes les plus fréquentes. A son tour, il m'interrogea. Nous nous écartâmes un peu du sujet pour en arriver enfin à une description des symptômes : perte de connaissance, râles, écume aux lèvres et incontinence d'urine. Je lui expliquai comment il fallait loucher et simuler une paralysie progressive des membres. Sérioja comprenait très bien. A une heure du matin, nous commençâmes les répétitions. Sérioja, étendu sur une caisse, « piqua sa crise ». Son râle était de premier ordre. Après la critique, nouvel essai. Nous travaillâmes toute la nuit. A quatre heures du matin, je lui préparai une décoction de thé de Géorgie. A cinq heures, il en avait bu un litre et demi. Un quart d'heure plus tard, il m'appelait à son chevet.

(1) Chambre du chauffeur.

« Que dois-je faire ? Ma vessie va éclater. »

— Tu ne peux pas te retenir encore un quart d'heure ?

— Rien à faire ! »

S'enveloppant de son *bouchlat*, il courut aux cabinets. A cinq heures et demie, après l'arrivée de l'équipe de nuit, je lui pinçai le gros orteil. C'était le signal convenu. Sur quoi je sortis pour aller chercher du bois, le laissant préparer sa crise en paix.

A mon retour, dix minutes plus tard, je le trouvai râlant sur la paillasse de Volodia. Il avait les yeux fermés, la bouche pincée. De l'écume paraissait aux commissures de ses lèvres. On me raconta ce qui s'était passé. Sérioja s'était levé, sans doute pour aller aux latrines. Comme il passait sous la lampe, il s'était effondré. On avait déjà prévenu le *feldscher* de service.

Me penchant sur Sérioja, je lui tâtai le pouls. Il était aux environs de 140.

« C'est magnifique, lui murmurai-je à l'oreille. Le *feldscher* va venir. Pisse partout. »

Et je retournai à mon poêle.

L'infirmier parut, tâta le pouls de Sérioja et fit la grimace. Sérioja se mit à uriner, inondant le pantalon de l'infirmier. On ne saurait croire ce que peut fournir un rein humain. Sérioja, qui revenait pourtant des cabinets, trouva moyen de produire une bonne chopine de liquide. Il râla superbement. L'infirmier alla prévenir le médecin qui vint dix minutes plus tard. Entre temps, Sérioja avait refait des provisions suffisantes pour arroser copieusement le pantalon ouaté du médecin. Ses râles produisaient grande impression, et l'incontinence d'urine fit le reste. Déjà, les infirmiers apportaient un brancard. Sérioja était paralysé de tout un côté et les disciples soviétiques d'Hippocrate, le soulevant selon toutes les règles de l'art, le couchèrent sur le brancard.

Sérioja venait à peine de sortir que Volodia arriva du travail. Il commença par m'insulter.

« Sale Fritz ! Pourquoi l'as-tu fourré sur ma paillasse ? »

— Ce n'est pas moi, lui répondis-je. Je n'étais même pas là quand il est tombé.

— Pourquoi t'excites-tu comme ça, Volodia ? lança un Ukrainien. Dans un mois, ta paillasse sera sèche. »

Les rires fusèrent. Personne n'ignorait que Volodia était un mouton. On était ravi de savoir sa paillasse mouillée.

L'infirmier rentrait.

« Qu'on vienne nous aider. A deux, on ne s'en tire pas. »

Au-dehors, la tempête de neige faisait rage. Les rues du

camp étaient bloquées. L'équipe de déblayage ne se mettrait pas à travailler avant six heures. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous frayer un passage au travers de trois murs de neige. Nous étions en nage. Le médecin et l'infirmier disparurent dans le bâtiment pour prévenir l'officier. Je restai dehors avec Sérioja. Il était enveloppé dans des couvertures. On ne voyait plus que ses yeux et son nez.

« Sérioja, lui dis-je, tu sais que j'ai tout fait pour toi. Mais je ne te pardonnerai jamais de m'avoir contraint de te porter jusqu'ici. »

Il ouvrit un œil, s'arrêta de râler et, du coin de la bouche, me dit :

« Tu paraîs oublier que je suis à deux doigts de la mort. »

L'infirmier revenait avec trois garçons de salle. On emporta Sérioja et, trébuchant dans la neige, je regagnai mon bloc.

Dans la soirée, l'infirmier me conta la suite de l'histoire. Il avait fallu laisser Sérioja deux heures dans la salle d'opérations parce qu'il ne cessait d'uriner. Puis on l'avait mis dans les « cas graves ». Sa condition paraissait critique. Il ne pouvait ni parler ni avaler. Interrogé, il balbutiait comme un idiot. Les médecins, craignant que cette déshydratation ne vint aggraver son état, avaient décidé de lui donner du glucose. Plus tard, Sérioja devait m'avouer que le pire de toute l'affaire avait été cette alimentation au glucose.

« Tu sais à quel point j'aime le sucre ! Et quand je pense qu'on m'en collait un demi-litre chaque jour par le derrière ! Je ne pouvais même pas y goûter. »

A l'hôpital, Sérioja avait pour voisin un Chinois, un homme sûr comme tous les Chinois du camp. Il était l'ami de Ho-tching avec lequel j'étais très lié. Ho-tching dit un mot à son compatriote. Le soir, j'allai me poster sous la petite fenêtre des cabinets de l'hôpital. Le Chinois parut.

« Tout va bien, me dit-il. »

— Dis-lui de ne rien manger aujourd'hui ni demain, lui glissai-je. Après-demain, un peu de lait. Qu'il ne parle pas et qu'il continue à faire pipi sur son matelas. »

Le lendemain, je lui permis deux verres de lait. Puis, pendant huit jours, du lait encore, par quantités croissantes. Au bout d'une semaine, il prenait un peu de semoule. Il commençait à prononcer assez distinctement les voyelles, puis quelques syllabes assez mal articulées, enfin, la première phrase qu'on entend dans tous les hôpitaux du monde :

« Je ne veux pas mourir. »

Il n'en était pas question. Les médecins étaient très fiers de leur malade, sauvé par leurs soins éclairés.

Convalescent, on le fit passer dans la salle des épileptiques. Sérioja y apprit très vite ce qu'il ignorait encore. Ce garçon était très doué.

De toute ma carrière de médecin, je ne me souviens pas d'avoir observé une crise présentant des symptômes épileptiques aussi classiques, aussi nets.

Pourtant, les prouesses du bon Sérioja tombèrent bientôt dans l'oubli. C'était à Staline de « piquer sa crise ». Mais il ne simulait pas, lui.